

Le Tractatus de Wittgenstein : considérations sur le système numérique et la forme aphoristique

Autor(en): **Hess, Gérald**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **39 (1989)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE *TRACTATUS* DE WITTGENSTEIN

*Considérations sur le système numérique
et la forme aphoristique*¹

GÉRALD HESS

Zuviel Strassen in der Sprache, alles vorgebahnt.
E. Canetti, *Die Provinz des Menschen*

Depuis sa parution en 1922 dans une traduction anglaise², le *Tractatus logico-philosophicus* (dont le titre allemand initial est: «logisch-philosophische Abhandlung») ³ n'a cessé d'interroger des générations de lecteurs. Et cette interrogation conserve une actualité qui transcende le contexte dans lequel l'œuvre de Wittgenstein a pris naissance⁴, voire les réflexions ultérieures du philosophe.

L'ouvrage, on le sait, soulève le problème des limites du langage⁵, un problème complexe en raison du principe d'*immanence* auquel doit obéir l'auteur. En effet, lorsque Wittgenstein veut rendre compte des bornes du langage, il ne peut envisager ce thème indépendamment de sa formulation⁶ dans le langage dont il se sert pour en parler.

¹ Je remercie le professeur Marie-Jeanne Borel de l'Université de Lausanne pour ses suggestions et les corrections qu'elle a apportées à cet article.

² Sur l'historique du *Tractatus*, cf. WITTGENSTEIN, L., *Prototractatus*. With an historical introduction by G. H. von Wright. London, Routledge & Kegan, 1971.

³ Dans la suite de ce travail, je cite la traduction française de P. KLOSSOWSKI, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1961. Les citations et références font appel à la subdivision du système numérique et non à la pagination. A certains endroits, j'ai jugé nécessaire de modifier la traduction.

⁴ Sur ce point, cf. l'ouvrage de JANICK, A. et TOULMIN, S., *Wittgenstein, Vienne et la modernité* (Traduit de l'anglais par J. Bernard), Paris, Puf, 1978.

⁵ Wittgenstein résume son projet général dans sa préface (*Op. cit.*, p. 27).

⁶ Granger souligne, lui aussi, le lien étroit entre contenu et forme en parlant de la *mise en forme* d'un certain contenu de pensée. Cf. GRANGER, G.G., *Wittgenstein*, Paris, Seghers, 1969, p. 19. Cf. aussi les remarques de STENIUS, E., *Wittgenstein's «Tractatus»*. *A critical exposition of its main lines of thought*, Oxford, Basil Blackwell & Mott, 1964, pp. 1-17 (Chap. 1). Pour l'exigence littéraire dans le *Tractatus*, cf. entre autres les lettres écrites à Ludwig von Ficker, éditeur potentiel de Wittgenstein. Cf. WITTGENSTEIN L., *Briefwechsel mit B. Russell, G.E. Moore, J. M. Keynes, F. P. Ramsey, P. Engelmann und L. v. Ficker*, Hrsgs. von B. McGuinness und G. H. v. Wright, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1980.

La présente étude portera sur cette relation en vue de l'éclairer en s'attachant à certaines propriétés formelles du *texte* du *Tractatus*. Je commencerai par présenter brièvement une thèse du livre dont les commentateurs ont traité sous le nom de «théorie de l'image».

On en peut tirer deux conséquences au sujet de la forme textuelle de l'ouvrage. En particulier, deux aspects formels apparaîtront comme pertinents à l'égard du problème des limites, à savoir le *système numérique* qui ordonne les énoncés d'une part, et le *style aphoristique* dans lequel ceux-ci s'expriment d'autre part.

L'étude de ces deux aspects de la textualité du *Tractatus* permettra ensuite de dégager un certain rôle attribué au lecteur d'un tel texte, qui me semble constitutif de la possibilité même d'une réflexion sur les limites du langage. Enfin, j'esquisserai dans ses grandes lignes le problème que pose l'intégration des deux types de langage utilisés par Wittgenstein en un seul et même langage. Cette intégration dont la logique reste encore à comprendre est, à mon avis, celle d'un *langage de l'intuition*.

1. *La théorie de l'image et ses conséquences*

Comme le souligne Granger⁷, la théorie de l'image constitue le centre de gravité du système du *Tractatus*. Dans ce qui suit, il s'agira d'expliquer certains concepts essentiels à la compréhension de cette théorie, leur rapport à l'idée de limite et certaines implications pour l'éthique, la logique et la subjectivité.

«2.1 Nous nous faisons des images (*Bild*) des faits (*Tatsache*).» Wittgenstein développe sa théorie à partir de ces deux notions. Le dernier des deux termes signifie la coexistence d'états de choses (*Sachverhalt*)⁸. Chacun d'eux se caractérise par une liaison d'entités (*Ding*) (T. 2.01). La réalité (*Wirklichkeit*) étant l'existence et la non-existence d'états de choses (T. 2.06), l'idée d'image suppose la juxtaposition des états de choses possibles dans un «espace logique» (*logischer Raum*). Par conséquent l'image apparaît comme un modèle des états de choses *possibles* et plus précisément d'un monde possible (T. 2.12).

Il s'ensuit que la structure de l'image est identique à celle dont elle est la réplique. Cette forme logique⁹, comme la nomme Wittgenstein, constitue ce qu'elle a en commun avec la réalité, à l'exception des autres formes (la couleur,

⁷ Cf. GRANGER, *op. cit.*, pp. 28-32.

⁸ Pour une distinction de ces concepts comme *Tatsache*, *Sachverhalt*, *Sachlage*, cf. STENIUS, *op.cit.*, pp. 29-37 (Chap. 3).

⁹ Sur cette notion complexe, cf. STENIUS, E., pp. 177-213 (chap. 1) et aussi GRANGER, G.G., «Wittgenstein et la métalangue». In: *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, CNRS, 1970, pp. 77-90. Dans la suite de ce travail, j'emploie aussi le terme de «structure interne» et de «relation projective au monde».

l'espace ou autres) (T. 2.171, 2.18, 2.181). En d'autres termes, «3 L'image logique (*logisches Bild*) des faits constitue la pensée.»

La pensée trouve sa matérialité dans la proposition (*Satz*) et l'agencement de ses éléments. Elle est sa forme sensible, visuelle ou auditive (T. 3.1 et 4.01). En fin de compte, grâce à la relation projective au monde — la forme logique —, la correspondance entre le langage et la réalité est pleinement réalisée.

Mais qu'en est-il de cette structure interne commune au langage et à la réalité? Peut-on la décrire dans le langage, à l'instar des faits du monde? La réponse de Wittgenstein est sans équivoque: «4.12 Pour pouvoir représenter la forme logique, il faudrait que nous puissions nous situer avec la proposition hors de la logique, c.-à-d. hors du monde.»

La relation projective au monde est une condition préalable à la conception du langage comme image. Elle est un *a priori* du langage et empêche ce dernier de la prendre pour objet. Ainsi la forme logique est toujours déjà donnée dans le langage. Elle en constitue la limite (*Grenze*). Il en découle du même coup — ce qui revient au même — la limite du monde¹⁰.

Bien qu'elle soit inexprimable, Wittgenstein tente d'éclaircir cette notion de limite. Par l'étude du statut de la logique, il constate que les propositions de la logique sont tautologiques (T. 6.1). Mais les tautologies ne sont pas descriptives de la réalité (T. 6.11). Dans une logique bivalente — la seule dont parle Wittgenstein —, la valeur de vérité des propositions élémentaires composant la tautologie n'a aucune importance. Celle-ci est toujours vraie ou toujours fausse. Les propositions de la logique expriment en quelque sorte les propriétés formelles du discours (T. 6.12). Elles présentent (*darstellen*) la charpente, l'ossature (*Gerüst*) du monde (T. 6.124, 6.13). Elles n'atteignent pas les faits du monde mais seulement ce qui rend possible cette factualité. Il s'ensuit qu'elles sont *là, déjà données* pour un langage quelconque. On ne peut *élaborer* de lois logiques car chacune d'elles présuppose son caractère de nécessité. En elles se manifeste, ainsi l'affirme Wittgenstein, «la nature des signes du langage nécessaires de par nature (*die Natur der naturnotwendigen Zeichen selbst*)» (T. 6.124). La logique est donc inexprimable puisqu'elle ne peut rendre compte de la nécessité intrinsèque des lois logiques¹¹.

Il y a un autre point susceptible de jeter une lumière sur cette notion de limite: l'absence, dans le monde, d'un sujet pensant (T. 5.631).

La structure interne commune au monde et au langage est une condition de possibilité du langage. Situé à l'intérieur de la sphère linguistique — dans le

¹⁰ Pour la problématique transcendantale qui s'y rattache, cf. par exemple STENIUS, E., *op. cit.*, pp. 214-226; STEGMÜLLER, W., *Hauptströmungen der Gegenwartsphilosophie*, Stuttgart, Kröner Verlag, 1978, pp. 554-561; JANIK, A., «Schopenhauer and the early Wittgenstein». In: *Essays on Wittgenstein and Weiniger*, Amsterdam, Rodopi, 1985, pp. 26-47; du même auteur, «Philosophical sources of Wittgenstein's Ethics». In: *Ibid.*, pp. 81-89.

¹¹ Cf. aussi T. 6.1231 et T. 6.1232.

monde —, je parle — je suis placé — en deçà de sa limite: elle me précède. Je pense selon les lois de la logique: ce sont elles qui déterminent ma façon de penser. Le sujet qui pense et parle selon la syntaxe logique d'un langage ne peut être lui-même objet du discours. Il appartient au domaine de l'ineffable.

Wittgenstein ne nie pas l'existence du sujet capable de représentation: «5.632 Le sujet n'appartient pas au monde, mais constitue une limite du monde.» Il n'y a pas *dans* le monde un sujet, si ce n'est le sujet empirique dont parle la psychologie. Le sujet métaphysique, lui, demeure inaccessible pour le langage. Il y est présupposé (T. 5.641). Il se confond alors avec la forme logique qui est aussi la limite du monde.

Ce concept de sujet doit être rapproché de la volonté dont parle la fin du *Tractatus* (T. 6423). Elle aussi, en tant que support de l'éthique (et non comme phénomène), reste en dehors de toute discursivité. Si l'éthique était possible, elle s'interrogerait sur la valeur d'une action et de ses conséquences (T. 6.41, 6.422). Or chaque acte s'inscrit dans la contingence des faits du monde doublés dans le langage. Ainsi toute relation autre que logique est évacuée de la réalité dicible (T. 6.41).

Cependant Wittgenstein reconnaît bel et bien l'aspect éthique d'un acte. Selon lui, il réside dans l'action elle-même (T. 6.422). La tentation du philosophe consiste seulement à rechercher — illusoirement — des conditions de possibilité de tels faits particuliers. Ce qui revient à vouloir exprimer le sujet métaphysique. En plaçant l'éthique sur le plan transcendantal, Wittgenstein rend ce dernier terme équivalent à celui d'ineffable. Il en va ainsi non seulement de l'éthique mais aussi de l'esthétique (T. 6.421) et de la logique (T. 6.13).

Pour résumer, on peut affirmer que l'inexprimable constitue la racine commune à ces trois domaines. En d'autres termes, il est cette limite du langage, de la réalité, *i.e.* le sujet métaphysique. C'est en fin de compte le sens du monde, la valeur (T. 6.41), l'élevé (*das Höhere*), Dieu (T. 6.432).

Se pose alors le problème de la cohérence du *Tractatus*. En effet, cet ouvrage tente de parler de la limite du monde. Ne s'assimile-t-il pas dès lors aux prétentions de la métaphysique que Wittgenstein condamne vertement? Celles-ci sont de purs non-sens car elles outrepassent les limites du dicible (les faits de la nature). Elles affrontent les bornes du langage en cherchant à se placer *au-delà* du monde¹²: «6.544 Mes propositions sont élucidantes à partir de ce fait que celui qui me comprend les reconnaît à la fin pour des non-sens, (...)»

Toutefois Wittgenstein donne le moyen de répondre à ce dilemme lorsqu'il écrit: «6.522 Il y a (*es gibt*) assurément de l'inexprimable (*das Unausprechli-*

¹² WITTGENSTEIN, L., *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, suivies de *la conférence sur l'éthique*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 154-155.

che). Celui-ci (*dies*) se montre. Il est l'élément mystique (*das Mystische*). » Quel est le sens de ce «montrer»? Dans l'aphorisme ci-dessus, l'inexprimable peut être ramené à l'élément mystique. Ce dernier caractérise la relation de «monstration».

D'un côté l'ineffable paraît exister en soi en raison du caractère déictique de «il y a» et de «celui-ci». D'un autre côté il ne constitue pas un objet reconnu universellement. L'exception, voire l'exclusivité de cette relation est suggérée par ce qu'écrit Wittgenstein au sujet du mystique en T.6.45. On y lit d'une part l'existence d'une intuition (*Anschauung*) *sub specie aeterni* et d'un sentiment. D'autre part, Wittgenstein précise cette vision, ce sentiment du monde comme *tout limité*.

A cela s'ajoute une étrange réflexion: «6.43 Si c'est la bonne volonté qui change le monde, elle ne peut que changer les limites du monde, non point les faits; (...). En un mot le monde doit par là-même devenir absolument autre.»

Il semble donc qu'il faille admettre la *possibilité* d'une situation «au-delà du monde»¹³, *i.e.*, au-delà du langage signifiant. Dans cette nouvelle dimension se montrerait l'ineffable.

2. Le statut textuel du Tractatus

Dans ce qui suit, j'ai l'intention de soutenir une thèse concernant la textualité du *Tractatus*. A cet égard, trois points attirent l'attention du lecteur.

En premier lieu, on constate le découpage du texte selon un ordre visible dans les différents numéros. Cet ordre obéit aux règles de ce que l'on nomme communément le système numérique (abrégé SN). Ensuite le lecteur est frappé par le style lapidaire des pseudo-propositions (*Scheinsätze*). Cette écriture relève de la forme aphoristique. Enfin la présence de métaphores¹⁴ prend toute son acuité en relation avec l'exigence de la transparence logique du langage.

L'hypothèse que je vais tenter de démontrer est que le lecteur de Wittgenstein se trouve placé *au-delà* de la réalité factuelle, des faits, sans sortir de la discursivité. Cet écart nouveau — légitime quoique non-sens¹⁵ — entre la limite du monde et celle du langage devient effectif par l'*écoute* d'un discours

¹³ Autrement dit, une situation *indépendante* des faits du monde (cf. aussi WITTGENSTEIN, L., *Carnets*, pp. 141-142, 155 et & T. 6.41).

¹⁴ Par exemple l'espace logique (T. 2.11); l'échelle (T. 6.54); l'élevé (T. 6.432); le monde comme tout qui grossit ou diminue (T. 6.43), etc....

¹⁵ Cf. WITTGENSTEIN, L., *Leçons. Op. cit.*, p. 154: le non-sens des propositions éthiques est leur *essence*.

déjà constitué: le *Tractatus*. Cet ouvrage paraît être un cas où l'inexprimable se montre non pas *dans* mais *par* un certain langage.

A la rhétorique de l'œuvre correspond l'engagement du lecteur dans un processus temporel. Son aboutissement consiste à «6.54 (...) surmonter ces propositions, alors il «le lecteur» acquiert une juste vision du monde. (...) (Il doit en quelque sorte jeter l'échelle après l'avoir gravie.)» La lecture du *Tractatus* incite donc à s'élever au-delà du monde, *i.e.* à reconnaître l'ineffable se montrant *par* l'ouvrage.

Il en découle un travail d'analyse de la forme textuelle de l'œuvre. Une étude détaillée du SN et du style aphoristique en particulier permettra de cerner l'idée de «montrer» de T.6.522. De surcroît, le paradoxe résultant de l'écriture du *Tractatus* et de sa propre condamnation en T.6.54 sera résolu.

2.1. *Le système numérique (SN)*

Afin de faire voir l'importance du système numérique, considérons d'abord certaines réflexions qu'il a suscitées auprès de différents commentateurs. Loin d'infirmes leurs observations, mon interprétation ne fera que proposer une autre stratégie de lecture. Néanmoins elle tiendra compte du sens de la philosophie du *Tractatus*, lié à la théorie de l'image et à ses conséquences.

Parlant de la numérotation relative à son livre, Wittgenstein en expose lui-même le principe:

«Les nombres décimaux comme numéros de chacune des propositions individuelles indiquent le poids logique des propositions, l'importance qu'elles ont dans mon exposé. Les propositions n. 1, n. 2, n. 3, etc. sont des remarques aux propositions N^o n; les propositions n.m 1, n.m 2, etc. des remarques à la proposition N^o n.m, et ainsi de suite.»¹⁶

Plusieurs commentateurs ont émis à ce sujet des remarques intéressantes. Stenius¹⁷, d'abord, relève une inconséquence dans le SN. On l'appellera dorénavant le problème du «zéro intercalaire». En effet, on rencontre parfois dans le *Tractatus* des pseudo-propositions du type 3.001, faisant suite à 3 et précédant 3.01. Appliquant le principe de Wittgenstein, le lecteur comprend 3.001 comme une remarque à 3.00, lequel n'existe pas. D'autre part, 3.001 précède 3.01. Quel est donc leur rapport? Selon la note, 3.01 pourrait être une remarque à 3.0 (qui n'existe pas non plus) mais en aucun cas à 3.001. Le principe de Wittgenstein porte à croire que des aphorismes avec un grand nombre de décimales sont logiquement moins importants que ceux avec un petit nombre

¹⁶ Cf. le texte allemand in: *Schriften I*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1960, p. 11, ma traduction.

¹⁷ Cf. STENIUS, E., *op.cit.*, pp. 3-5.

de décimales, et que les premiers succèdent aux seconds. Or l'exemple cité semble l'infirmier. Pour conserver quelque signification à la remarque de Wittgenstein, il faudrait dire que 3.001 est une remarque à 3 moins capitale que 3.01, bien qu'elle soit placée avant elle. Mais le SN perd alors son utilité, car il vise à établir un ordre logique dans la succession des aphorismes afin d'en faciliter la compréhension.

Stenius résout la difficulté en posant 3.001 comme une remarque à 3 et en rattachant 3.01 plutôt à 4, en tant que remarque préliminaire. Sans suivre de règle particulière, selon cet auteur, le *Tractatus* se donne dans son ensemble comme une suite de *Crescendos*, culminant dans les aphorismes à nombre simple et entrecoupés de *Decrescendos* dans ceux à nombre décimaux. Ces derniers succèdent aux *Crescendos* mais en précèdent aussi d'autres¹⁸.

Granger fait une constatation semblable mais moins métaphorique. Wittgenstein ne veut pas démontrer mais montrer. Le *Tractatus* n'est pas un corpus de connaissances que l'on peut transmettre selon la forme d'un système déductif strict : «son enchaînement n'est pas commandé par la subordination des conséquences aux principes»¹⁹.

Par là, l'ouvrage s'organise en différents niveaux correspondant à des échelons dans l'*élucidation* du contenu. Cette stratification se retrouve aussi bien sur le plan du *Tractatus* dans son entier qu'à l'intérieur d'un groupe d'aphorismes portant le même chiffre initial. Le zéro intercalaire est compris de telle sorte qu'il indique l'enjambement d'un ou de plusieurs niveaux hiérarchiques dans la suite linéaire. Celle-ci est déterminée par l'*ordre alphabétique* entre numéros et consiste à comparer «successivement de la gauche vers la droite leurs chiffres respectifs, jusqu'à ce que l'un deux soit supérieur à son correspondant de même rang»²⁰.

Quant à Moreno²¹, il procède à l'étude approfondie d'une nouvelle stratégie de lecture. En marge d'une lecture chronologique, le lecteur peut vouloir chercher la logique de consécution pure (comme dit Granger) inhérente à l'œuvre. A l'aide de modèles mathématiques, il caractérise ce mouvement comme continu, cyclique et linéaire. Toutefois, ces trois aspects ne sont pas

¹⁸ *Ibid.*, p. 5.

¹⁹ GRANGER, G.G., *Wittgenstein. Op. cit.*, p. 21.

²⁰ *Ibid.*, p. 22. Cet ordre alphabétique ne semble toutefois pas s'accorder avec la remarque de Wittgenstein. Certes, il rend compte de la priorité d'un N° par rapport à un autre mais non de la *valeur logique* attribuée à chacun des N°. C'est à elle que se réfère explicitement Wittgenstein dans sa note. Mais cette dernière n'exclut pas une hiérarchie de niveaux logiques, laquelle est alors un ordre *nouveau* introduit à côté du premier. Aussi Wittgenstein ne paraît-il pas faire de différence logique entre 3.001 et 3.141. L'introduction de l'ordre alphabétique permet d'affirmer que 3.141, par rapport à 3.001 est chargé de signification logique sur les plans de N., 3.n, 3.1n, puis 3.14n.

²¹ MORENO, A.P., «Le système de numérotation du 'Tractatus' ». In : *Systèmes symboliques, science et philosophie. Séminaire d'épistémologie comparative d'Aix-en-Provence*, Paris, CNRS, 1978, pp. 277-278.

simultanés dans tous les cas. La lecture sera *continue et cyclique* lorsqu'il y a retour logique sur le même point numérique de niveau supérieur. C'est ce qui se produit avec des suites à fonction zéro (le zéro intercalaire). Elle est *continue et linéaire* lorsqu'il y a simplement passage d'un numéro à d'autres numéros.

Illustrons ces deux cas par un exemple. 4.01 ouvre une suite cyclique par rapport à 4: 4.01, 4.02, 4.03, 4.04, 4.05, 4.06, puis retour au niveau supérieur 4. Deux possibilités sont alors possibles dans l'ordre linéaire: le passage à 5 ou à 4.1. Notons que la linéarité se trouve également à l'intérieur d'un cycle déjà ouvert: entre 4.01 et 4.02 se placent les numéros successifs: 4.011 et 4.016.

Moreno distingue trois niveaux au sein du SN²²: le niveau zéro, relatif à l'opération cyclique ou «opération zéro» et le niveau commentaire, lié à l'opération linéaire. L'auteur relève un troisième niveau, correspondant à la suite des numéros simples. Selon lui, ce niveau n'est pas susceptible d'une interprétation formelle par le SN seul.

A ce propos Aenishänslin²³ élargit l'opération cyclique au SN dans son entier: 4.1, 4.2, ... s'inscrit dans un cycle par rapport à 4. De même, 4 appartient au cycle 4, 5, 6, 7, 1, 2, 3. De là l'auteur comprend le mouvement général du *Tractatus* comme un *rituel*.

A mon sens, ces commentateurs ont en commun le désir de catégoriser les aphorismes du *Tractatus*, *i.e.* d'établir des *niveaux de signification* que le SN est censé présenter: soit en limitant la portée de la remarque de Wittgenstein, soit en cherchant à la compléter d'une façon ou d'une autre. Les divers degrés de signification sont sans doute bien réels. Mais les réflexions ci-dessus dissimulent l'objet des investigations de Wittgenstein: la structure interne du monde, du langage. Or la tentative de dire cette limite n'est pas étrangère à l'élaboration du SN. Eu égard au contenu de l'œuvre, je propose une lecture complémentaire aux types de lecture qui précèdent.

Si l'ineffable — *per definitionem* — ne s'exprime pas dans le langage, il *se montre* par le discours aphoristique du *Tractatus*. Toutefois cette «monstration» ne se réalisera que si le lecteur est *guidé* dans son «voyage» à travers l'ouvrage. Wittgenstein présente le SN un peu comme une «carte géographique» des limites du monde, du langage signifiant. Ce système est la reconnaissance théorique d'une «région inconnue». Son auteur l'élabore par la *construction* d'un langage. Il y place ensuite une rationalité susceptible d'épouser le «terrain» relatif à ce qui se situe au-delà du monde.

Le langage du SN est constitué d'un alphabet, de mots et de propositions.

²² *Ibid.*, pp. 265-267.

²³ AENISHÄNSLIN, M., «La structure cyclique du *Tractatus* de Wittgenstein.» In: *Ibid.*, p. 256.

- 1. L'alphabet se compose des nombres entiers naturels de 0 à 9: $E = \{0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9\}$.
- 2. Les mots sont formés exclusivement par:
 - un *nombre simple* m à droite du point, appartenant au sous-ensemble $E^* = \{1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9\}$ de E : .1; .2; .3; ... La restriction est nécessaire en raison de la signification du zéro intercalaire.
 - un *nombre composé* mn ; mno ; ... à droite du point: .01; .214; .001; ...
- 3. Les propositions consistent:
 - soit en un *numéro simple* N : 0; 1; 2; ... il est l'équivalent de la proposition simple. L'exclusion du zéro intercalaire n'est pas nécessaire.
 - soit en un *numéro composé* $N.m$; $N.mn$; ...: 3.4; 4.21; 6.375; ... Il est formé d'une proposition simple N à laquelle s'ajoute un mot (un nombre simple ou composé). Il correspond à une proposition complexe.

La rationalité de ce système se ramène, à mon avis, à la relation logique: plus grand/petit que... (au sens strict) ou plus grand/petit ou égal à... Je symbolise cette relation comme suit: $>$; $<$; \geq , \leq .

On relèvera au moins deux avantages d'un tel choix. Le premier a trait aux significations des éléments du système. A cette sphère au-delà du langage signifiant doit convenir une sémantique qui n'est plus celle du référent ou du sens des propositions descriptives des faits du monde. La distinction saussurienne du signifiant et du signifié clarifie ce point. Le premier des deux termes est encore identifié universellement. Le signifié, lui, s'insère dans la singularité du sujet métaphysique. Or le type de rapport logique envisagé ci-dessus, par exemple $>$, met en relation deux éléments (propositions) *indépendants* l'un de l'autre. $>$ est ensuite ramené à la conscience du lecteur. Celui-ci instaure ce rapport en fonction de sa perception personnelle des termes comparés et de leur signification. Il fonctionne en quelque sorte comme le *tertium comparationis*. Ainsi cette relation logique respecte l'exigence d'une *sémantique subjective*.

Elle se distingue d'autres opérations logiques, par exemple la conditionnelle. Dans ce cas, si je pose p , il *s'ensuit nécessairement* q . Le sujet ne peut influencer sur la relation. Il en va de même avec la disjonction exclusive.

Mais je crois distinguer un autre avantage. Au-delà des faits du monde, les rapports quantitatifs (cf. T.6.2 ss.) ne sont plus valables. La relation $>$; $<$; \leq ; \geq tient compte de cette remarque. Si, par exemple, $>$ exprime bien qu'un élément est plus «grand» qu'un autre, il ne dit pas de combien. La grandeur de chacun des termes mis en relation procède une fois encore de la délibération du lecteur. Il s'agit donc en première approximation d'une grandeur *intensive*, relative à la conscience de celui qui effectue la comparaison.

Venons-en maintenant aux règles syntaxiques de ce langage. Celles-ci permettent une application de la relation logique ci-dessus. La première règle peut s'énoncer en ces termes:

(R1) Le numéro N dit que l'aphorisme correspondant *montre davantage* l'inexprimable que l'aphorisme relatif au numéro $N.m$, où $N > 0$, $m > 0$; $N.m$ dit que l'aphorisme correspondant *montre davantage* que l'aphorisme relatif à $N.mn$, où $N > 0$; $m > 0$; $n > 0$;

de même $N.mn$ avec $N.mno$, où $N > 0$; $m \geq 0$; $n > 0$; $o > 0$;

$N.mno$ avec $N.mnop$, où $N > 0$; $m \geq 0$, $n \geq 0$; $o > 0$; $p > 0$; etc...

Ainsi: 4 avec 4.2

4.1 avec 4.11

4.11 avec 4.112, etc....

Les numéros placés dans une suite numérique, par exemple 4.1 et 4.2, sont résolus par le principe de Wittgenstein cité plus avant. D'où l'énonciation d'une seconde règle:

(R2) $N.m_1$ dit que l'aphorisme correspondant *montre moins* l'inexprimable que l'aphorisme relatif à $N.m_2$ si et seulement si $m_1 < m_2$, où $N > 0$; $m_1 \geq 1$; $m_2 > 1$;

de même $N.mn_1$ avec $N.mn_2$ si et seulement si $n_1 < n_2$, où $N > 0$; $m \geq 0$; $n_1 \geq 1$ et $n_2 > 1$;

$N.mno_1$ avec $N.mno_2$ si et seulement si $o_1 < o_2$, où $N > 0$; $m \geq 0$; $n \geq 0$; $o_1 \geq 1$ et $o_2 > 1$; etc....

Ainsi: 4.1 avec 4.2

4.11 avec 4.12

4.112 avec 4.114, etc...

Les cas plus compliqués dans lesquels apparaissent des chiffres intercalaires, par exemple 4 avec 4.001 (zéro intercalaire) ou entre 4.112 et 4.461, nécessitent simplement divers aménagements de la règle (R 2) et une extension dans l'application de la règle (R 1) à des différences de plus d'un chiffre.

Illustrons ces deux règles par un exemple requérant à la fois (R 2) de façon récurrente et (R 1):

$$\begin{array}{r}
 4 \quad \cdot \quad 0 \quad 6 \quad 2 \quad 1 \\
 4 \quad \cdot \quad 0 \quad 3 \quad 1 \quad \quad \quad \longrightarrow 4.0621 : + \\
 \hline
 0 \quad \quad / \quad + \quad + \quad - \\
 0 \quad \quad / \quad - \quad - \quad + \quad \longrightarrow 4.031 : - \\
 \hline
 \end{array}$$

(R2) (R2) (R2) (R1)

La table ci-dessus indique que l'aphorisme 4.0621 montre davantage l'inexprimable que l'aphorisme 4.031.

Ces règles syntaxiques permettent une lecture *non linéaire* du *Tractatus*. Notons que le terme «montrer» employé dans leur formulation prendra une signification plus précise lors de l'analyse de la forme aphoristique.

Ce langage formel constitue une grille logique autorisant une stratégie de lecture autre que linéaire. Il se conforme à la particularité de l'objet dont veut rendre compte Wittgenstein. Cependant le modèle exposé ci-dessus ne doit pas faire oublier la lecture des aphorismes *eux-mêmes*. Celle-ci reste à faire afin de donner sens aux numéros ordonnant l'ouvrage. Sa syntaxe logique est inapplicable et stérile sans la sémantique que lui procurent les pseudo-propositions. Les signes du SN forment un *support explicite* de lecture. L'ébauche d'un tel système formel n'est qu'une application de *l'intérieur* du langage signifiant à ce qui se situe au-delà. Ainsi elle reste *en dehors* de la monstration des aphorismes du *Tractatus*. La rationalité et le langage de ces numéros ne sont pas ceux *de* cet inexprimable qui se montre. Bien plus, l'ineffable se lie étroitement à une expérience intérieure de la lecture. En fin de compte le rapport entre ce langage formel et la sphère au-delà du monde se réduit à une simple *adéquation*.

Afin d'élucider ce rapport particulier, je vais tenter d'exposer brièvement (1) l'impossibilité d'une formalisation complète du SN et (2) le postulat relatif à (1), *i.e.* le fondement du système ailleurs que dans son propre langage.

Nous avons déjà vu plus haut les relations logiques du type plus grand/petit que/égal à. Celles-ci exigent deux éléments, objets de la relation. Dans le cas qui nous concerne, ces éléments sont les aphorismes numérotés. Sachant le nombre d'aphorismes, il devient possible de déterminer le nombre de rapports logiques qui sont autant d'étapes obligées dans la lecture du *Tractatus*. Ce nombre constitue le cadre numérique au sein duquel se constitue une configuration logique. Celle-ci peut être précisée par l'application des règles syntaxiques du SN. Chaque rapport logique s'adjoint ainsi une valeur + ou –

Voici ci-dessous (p. 400) un tableau inventoriant de manière empirique le nombre de relations possibles à partir d'un nombre d'aphorismes donnés. Pour éviter de compliquer inutilement le tableau, je me restreins à un nombre de sept aphorismes.

Le nombre de rapports possibles x peut aussi s'écrire sous la forme élémentaire d'une équation du 1^{er} degré à une inconnue. Reprenons l'exemple d'un discours contenant sept aphorismes. A l'aide du tableau (p. 400), je peux écrire l'équation suivante:

$$\text{nb. d'aphorismes} \leftarrow \textcircled{7} - 1 = x - \textcircled{15} \rightarrow \text{nb. de rapports possibles}$$

$$x = 21 \qquad \text{avec } 7 - 1 \text{ aphorismes}$$

$$\text{Avec un discours contenant cinq aphorismes, j'obtiens: } 5 - 1 = x - 6$$

$$x = 10$$

aphorismes a, b, ...	nb. y d'aphor.	rappports possibles $a R b, \dots$ (R est réversible)	nb. \times de rap. possibles	écart différen- tiel entre x_1 et x_2
a	1	—	0	—
a, b	2	$a R b$	1	1
a, b, c	3	$a R c b R c$	3	2
a, b, c, d	4	$a R d b R d c R d$	6	3
a, b, c, d, e	5	$a R e b R e c R e d R e$	10	4
a, b, c, d, e, f	6	$a R f b R f c R f d R f e R f$	15	5
a, b, c, d, e, f, g	7	$a R g b R g c R g d R g e R g$ $f R g$	21	6

Il est possible de généraliser ce résultat. Les variables sont alors :

y = nb. d'aphorismes. Cette variable renvoie au discours *effectif*.

$x = f(y)$ = fonction de $y \rightarrow$ nb. de relations logiques R avec y aphorismes.

$f(y)$ permet d'établir une configuration logique à l'aide des règles syntaxiques relevées plus haut.

En remplaçant les grandeurs de la première ligne de l'équation par les variables correspondantes, je peux poser l'équivalence logique suivante :

$$(1) y - 1 = f(y) - f(y-1)$$

Cette formulation aboutit à un *cercle vicieux*, car l'expression $y-1$ est aussi élément du membre droit de l'égalité dans $f(y-1)$. Si je substitue — en raison de leur isomorphie — la partie droite de l'équivalence (1) au terme $y-1$ dans $f(y-1)$, j'obtiens la fonction suivante :

$$f(f(y) - f(y-1))$$

L'équivalence (1) s'écrit alors :

$$(2) y-1 = f(y) - f(f(y) - f(y-1))$$

Le problème n'est pas résolu mais seulement déplacé. $y-1$ n'est pas réduit pour autant mais inséré dans une fonction plus étendue.

En réitérant la même opération à l'aide de cette égalité (2), je ne fais qu'ajouter une nouvelle fonction $f(y)$ tout en intégrant l'expression droite de l'égalité (2) dans une fonction encore plus vaste. Et ainsi *ad infinitum*. En

d'autres termes, une formalisation de $f(y)$ aboutit à une régression sans fin.

Afin d'éviter ce recul, il est indispensable de postuler un *fondement hors du système, i.e. extra-linguistique*²⁴. Cela suppose une «instance» relevant de deux ordres différents:

- l'un est *langagier*. L'instance obéit alors aux règles syntaxiques du système formel envisagé;
- l'autre est *extra-langagier* et l'instance se soumet à ce dont il y a discours effectif.

Cette soumission apparaît dans le fait suivant. $y-1$ disparaît et par là empêche le cercle vicieux lorsque l'instance *choisit d'ajouter 1 aphorisme* à ce discours (idéel, spirituel, non écrit) initial $y-1$ pour obtenir le discours y . Une telle adjonction ne peut être arbitraire: elle a sa propre «raison». Ainsi le passage de $y-1$ à y (que je symbolise par le signe Ω) est l'*indice de ce dont* il y a langage y . S'agissant du *Tractatus*, il témoigne plus précisément d'une contrainte fondamentale de l'ineffable sur le discours formel. Attestée par une différence numérique, cette contrainte n'en a pas moins une pertinence logique dans la mesure où elle *opère* une modification du cadre constitutif initial de la configuration logique de l'ouvrage. Elle peut donc être caractérisée dans une première approche comme la *rationalité de l'inexprimable*.

Sans entrer dans une nouvelle analyse, on constate néanmoins que cette rationalité ne s'identifie pas avec la relation logique du S.N., *i.e.* avec les règles syntaxiques du langage formel. Celles-ci reposent sur celle-là. De plus elles déterminent une configuration logique dont la base numérique est du type $f(y)$. Pour la première se pose un nouveau problème: la possibilité même d'une *sorte* de configuration logique relative au passage $y-1 \Omega y$. Cette discussion relève de l'étude d'une nouvelle dimension logique sous-jacente à $y-1 \Omega y$ ²⁵.

Par conséquent un numéro quelconque du SN est *doublement* défini. Il l'est une fois par son «poids *spirituel*». Le lecteur le rapporte alors à ce que l'on peut aussi appeler la *structure logique* de l'objet au-delà du langage signifiant. Cet objet est révélé par les aphorismes du *Tractatus*. Il l'est ensuite dans sa *matérialité*. On l'attribue à la syntaxe du langage formel. C'est à proprement parler le «poids *logique*» des numéros dont parle la note de Wittgenstein.

²⁴ Pour éviter une confusion, j'appelle *extra-linguistique* la dimension équivalente à la notion de mystique, c.-à.-d. le regard porté sur le monde comme tout limité (T. 6.45). En revanche, je nomme *non linguistique* la dimension correspondant à l'écart entre la limite du monde et celle du langage (cf. le début du paragraphe 2 et plus bas p. 12).

²⁵ Cette situation doit faire l'objet d'une nouvelle réflexion. Le problème est posé de façon programmatique et succincte à la fin de cet article.

2.2 *La forme aphoristique*

D'aucuns contestent explicitement le style aphoristique²⁶ du *Tractatus*²⁷. Ils considèrent les pseudo-propositions comme formant un ensemble de thèses. La cohérence entre les assertions est assumée par le SN. Les modèles de lecture exposés plus haut soutiennent une telle explication.

L'ouvrage autorise, nous l'avons vu, différentes stratégies de lecture. Sans contredire ces dernières, ce que j'ai défendu aux § 1 et § 2.1 met néanmoins en question la vision théorique du *Tractatus*. Dans ce § 2.2, je vais tenter de montrer dans quelle mesure cette interprétation amène à considérer l'écriture de l'ouvrage comme aphoristique.

Avant de discuter sommairement du procédé de rhétorique de l'œuvre, il convient de relever les traits distinctifs de l'aphorisme²⁸. Trois d'entre eux lui sont essentiels : la non-fictionnalité, le style en prose et ce que Fricke nomme l'isolation cotextuelle. La présence des deux premiers caractères dans le *Tractatus* est incontestable. Le problème surgit surtout par rapport au troisième.

Dans sa détermination négative, l'isolation cotextuelle signifie l'absence d'une cohérence sémantique et d'une cohésion syntaxique. Ces caractéristiques sont inapplicables au *Tractatus*. Cependant une définition positive moins restrictive de ce concept autorise son utilisation pour l'ouvrage concerné. Deux conditions sont ici nécessaires. La cohérence sémantique et la cohésion syntaxique doivent être compatibles d'une part avec la commutation et la permutation des aphorismes entre eux, *définiens* de l'isolation cotextuelle ; d'autre part avec une lecture « naturelle », *i.e.* linéaire.

Un coup d'œil sur le texte, considéré indépendamment du SN, confirme que l'ouvrage remplit ces deux conditions. Si les aphorismes à nombre entier obéissent en principe à la continuité sémantique²⁹, les aphorismes à nombres décimaux — en particulier ceux avec deux décimales et plus — peuvent très souvent être lus isolément sans perdre de leur sens. Toutefois les premiers n'interdisent pas leur commutation et permutation. Quant aux seconds, rien n'empêche leur lecture au sein d'une suite linéaire ou cyclique.

Relevons maintenant les particularités d'une lecture requise par le style aphoristique conjointement à l'interprétation du SN exposée plus haut.

²⁶ G. H. v. WRIGHT n'hésite pas à comparer le *Tractatus* avec les œuvres de G. Chr. Lichtenberg, cf. « Biographische Betrachtung. » In: WITTGENSTEIN, L.; *Beiheft I.*, Frankfurt a.M., Suhrkamp Verlag, 1960, p. 99. Cf. aussi FRICKE, H., *Aphorismus*, Stuttgart, Metzler Sammlung, 1984, pp. 70-76 et l'étude de NEUMANN G., *Ideenparadiese. Aphoristik bei Lichtenberg, Novalis, Friedrich Schlegel und Goethe*, München, Fink Verlag, 1976, p. 84, par ex., et pp. 86-254.

²⁷ Par exemple FRICKE, H., *op. cit.*, p. 45.

²⁸ Cf. *Ibid.*, pp.11-14.

²⁹ Cf. GRANGER, G.G., *op. cit.*, p. 25.

La *place* de chaque aphorisme n'autorise aucune affirmation quant à sa portée sémantique. Cette dernière relève d'une rationalité qui s'ajoute à l'enchaînement discursif du *Tractatus*. L'indice perceptible d'un tel ordre logique se focalise dans les différents numéros du S.N. Chacun d'eux *individualise* l'aphorisme et lui accole une valeur propre. Indépendants les uns des autres, les pseudo-propositions *entrent* néanmoins *en relation* et se confrontent *par l'intermédiaire d'un lecteur*. Celui-ci fait usage des règles syntaxiques du système formel. Il poursuit ensuite l'adéquation entre la valeur correspondante de chaque numéro et le sens dégagé des aphorismes.

Seule la double activité du lecteur est constitutive d'un lien entre les pseudo-propositions du *Tractatus*. Cette cohésion n'est pas syntaxique, encore qu'une syntaxe (celle du SN) soit l'instrument indispensable à sa réalisation. Il s'ensuit que la véritable cohérence sémantique résulte d'un processus réflexif du lecteur et non du langage aphoristique lui-même.

A la description de cette lecture non linéaire s'ajoute le débat sur la fonction de l'aphorisme ainsi que sur sa pertinence pour l'objet d'étude du *Tractatus* (les limites du langage). La figure aphoristique n'autorise pas une réception passive du message. Il appartient au lecteur d'en saisir la substance par un travail de réflexion. La relation *active* au texte est suscitée par certains procédés rhétoriques qui définissent le style aphoristique: le débordement ou l'exagération sémantique; inversement, la parcimonie textuelle voire l'insuffisance des mots pour une compréhension ordinaire; l'effet de surprise ou encore la mystification³⁰. Ces techniques engendrent un processus de renvoi au non-dit, une référence au-delà de la sphère du discours. L'existence de cet espace ressortit à l'activité réflexive du lecteur. Celui-ci «assimile» progressivement le langage. Ainsi la relation passe graduellement de l'extériorité opaque et matérielle du texte à l'intériorité spiritualisée de son sens³¹. Néanmoins le langage demeure le «tremplin» de cette activité. Dans cette méditation intérieure, l'aphorisme *montre* donc *conceptuellement* plus ou moins l'inexprimable. Ici la monstration entre l'ineffable et le lecteur est *double*: elle s'accomplit *dans* la pensée et *par* le langage. Il s'ensuit que logiquement elle est une relation transitive.

Parmi les procédés techniques, deux d'entre eux s'appliquent de manière exemplaire au *Tractatus*. L'ouvrage est traversé de part en part par le souci permanent d'une économie de mots³². De même en va-t-il avec la tendance manifeste de l'auteur à dire intentionnellement moins qu'il ne devrait. Cette

³⁰ Cf. FRICKE, H., *op. cit.*, pp. 140-151.

³¹ Cf. *Ibid.*, pp. 8-9, 15-17, 19, 23; SCHALK, F., Article. «Aphorismus». In: *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Hrgs. J. Ritter & Grunder, Basel, Schwabe, 19, t. 1, pp. 437-440.

³² Par exemple «7 Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.»; «6.373 Le monde est indépendant de ma volonté.»; «4.05 La réalité est comparée à la proposition.»; etc....

réserve rend de nombreux aphorismes énigmatiques. De surcroît, en regard de la complexité du propos du *Tractatus*, l'absence de mots techniques ou nouveaux, l'emploi exclusif de termes du langage courant frappent le lecteur³³. Ces moyens l'obligent pourtant à penser par lui-même et lui suggèrent ce qui, précisément, n'est pas dit. A ce propos, Wittgenstein ne se fait guère d'illusion : « Il se peut que ce livre ne soit compris que par celui qui aura lui-même déjà pensé les pensées qui y sont exprimées — ou des pensées analogues³⁴. »

Cette activité intérieure, au-delà de la factualité du langage, est la condition — nécessaire mais non suffisante — pour que l'inexprimable, *i.e.* la limite du langage, du monde, *se montre pleinement*. Toutefois celui-ci n'est en mesure de se dé-voiler que par et au-delà de l'engagement — total et sans condition — du lecteur. C'est à cela que répondent les particularités discursives du *Tractatus*. Dès lors elles conduisent ensemble à *vivre* l'ineffable : d'abord dans la manière spécifique d'en parler *conceptuellement* sous la forme aphoristique ; ensuite dans la façon d'y référer *logiquement* par un langage formel (le SN). Ces deux caractères spécifiques du *Tractatus* permettent de *guider* la réflexion du lecteur dans le non-dit et de l'amener là où l'inexprimable se montrera *lui-même*. Car, par le cadre conceptuel et logique de l'ouvrage, seul le langage aphoristique conjointement au SN *montre* l'ineffable. Mais dans une réflexion toujours plus intense et humainement exigeante, ces deux aspects de la forme me du *Tractatus* acculent le lecteur au point où l'indicible n'est plus un simple nom, ni même un concept : il devient alors un vécu existentiel. Ainsi cette démonstration-ci est *simple* : elle se réalise *en dehors* de tout langage et se définit logiquement comme une relation réflexive et asymétrique. Tel est, selon moi, le sens de l'aphorisme : « 6.522 Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci *se montre*. Il est l'élément mystique », appliqué au langage de Wittgenstein.

Il s'ensuit la résolution du paradoxe résultant de l'assertion T.6.54. Cet aphorisme considère le *Tractatus* comme une suite de non-sens. Certes, l'écriture de l'ouvrage s'insère dans une double exigence contradictoire : Wittgenstein ne cherche-t-il pas à *parler de l'ineffable* ? Néanmoins, cette exigence se réalise par la présence active d'un lecteur. L'inexprimable se révèle par les aphorismes. *i.e.* par la relation qu'ils instituent entre l'auteur et l'*autre*, son lecteur. L'écart substantiel entre les limites du *monde* (des faits empiriques) et celles du *langage* qui montre l'ineffable est constitué par une connivence et une interaction profonde entre la pensée de Wittgenstein et celle de son lecteur³⁵. En ce sens le langage *se transcende lui-même comme limite* dans l'activité méditative suscitée par l'aphorisme. Elle seule rend possible la compréhension que suggère la préface du *Tractatus* : Ce 'le livre' n'est pas un

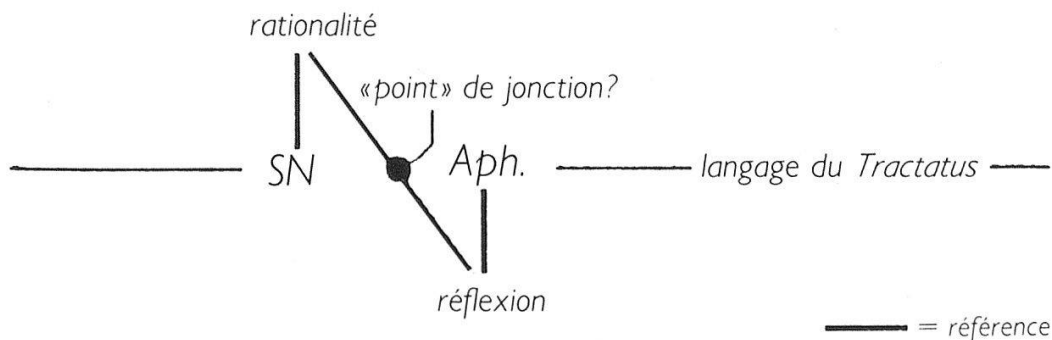
³³ Cf. aussi STEGMÜLLER, *op. cit.*, p. 525.

³⁴ Ed. allemande du *Tractatus*, p. 10, ma traduction.

³⁵ Cf. FRICKE, *op. cit.*, pp. 151-152.

manuel. Son objet serait atteint s'il procurait du plaisir à celui qui le lirait avec *bienveillance*³⁶.»

Pour conclure cette étude, il convient de relever une particularité de la textualité du *Tractatus*. L'œuvre conjugue deux types de langage. D'une part, j'ai conçu le SN comme un système formel conforme au symbolisme de la logique moderne. Celui-ci explicite la relation logique employée dans ce langage. Il atteste aussi une *rationalité* particulière que j'ai symbolisée par $y-1 \Omega y$. D'autre part, le style aphoristique appartient au discours littéraire. Il suppose une conscience aiguë des richesses expressives et poétiques du langage naturel. De surcroît, il suggère chez le lecteur une *réflexion*, aiguillée et maîtrisée par le langage lui-même. L'un et l'autre cas ont un point commun : ils relèvent d'un domaine que je nomme du terme de «pensée». Mais si la rationalité prend sa source hors du langage, la réflexion, à l'inverse, en dépend. Ce double rapport structurel au langage et à la pensée soulève implicitement un nouveau problème : la *jonction* de cette rationalité et de cette réflexion sur le plan du discours.



Une définition des notions de rationalité et de réflexion permet de clarifier la problématique. Par le premier concept, j'entends une manière de connaître moulée sur ce dont il y a langage. Elle épouse la forme de ce qui se trouve hors de lui. Mais elle comporte également des liaisons nécessaires qu'elle dégage ou reçoit de l'objet à connaître. Ce double aspect ontologique et épistémologique peut servir à préciser cette rationalité comme *intuition*³⁷. J'envisage le second concept conformément à la définition classique d'un retour de la pensée sur elle-même. Toutefois j'y ajoute, suite aux développements ci-dessus, l'idée

³⁶ Ed. allemande, p. 10 (c'est moi qui souligne), ma traduction.

³⁷ Cf. la définition classique in : LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Puf, 1980, p. 537, et KOBUSCH, Th., Article «Intuition». In : *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Basel, Schwabe, t. 4, pp. 524-540. Cf. également T. 6.45 et 6.233 ainsi que les *Carnets*, *op. cit.*, p. 155 (7.10.16). Pour ce dernier passage, cf. aussi ZEMACH, E., «Wittgenstein's philosophy of the Mystical». In : *Essays on Wittgenstein's Tractatus*, London, Routledge & Kegan, 1966, pp. 374-5. Cela dit, l'adjonction du SN au texte aphoristique témoigne, à mon avis, de la portée épistémologique que Wittgenstein accorde à l'intuition.

d'une dépendance de cette activité à l'égard du langage. Elle en procède sans s'identifier à lui. Je précise donc la réflexion comme un *langage* qui *intègre* une dimension non linguistique³⁸.

L'intégration linguistique de ces deux notions revient à poser la question programmatique de la possibilité d'un *langage de l'intuition*. Sans doute est-il aventureux d'amorcer une entrée dans un domaine qu'il convient encore de défricher. Hypothétique et imprécise, cette dernière idée mérite cependant quelque éclaircissement.

Le langage de l'intuition apparaît comme l'aboutissement d'une longue démarche philosophique. Dans une première étape, celle-ci consiste fondamentalement à *inventer* des relations entre le domaine extralinguistique de l'intuition et la sphère d'un certain langage. Par ce terme d'«invention», je conçois avant tout la création d'un langage susceptible à la fois de *constituer* les rapports entre l'intuition et la dimension linguistique tout en formant une *connaissance*³⁹ de ces relations. Cette double exigence me paraît indispensable si l'on veut *concrètement* instaurer de tels rapports. Toutefois un langage ne peut instituer ceux-ci qu'en étant *comme langage* les relations nécessaires de cette rationalité appelée intuition. Par ce biais se réalise un premier lien entre l'intuition et le langage. Mais la liaison demeure immanente à ce dernier au sens où il *est* lui-même les relations⁴⁰.

Je crois l'élaboration d'un tel langage possible en s'appuyant sur une analyse approfondie de l'intuition définie maintenant comme $y-1 \Omega y$. Par ailleurs ce langage joue le rôle de *médiaireur* entre l'intuition originaire et un possible langage de l'intuition. *Logiquement*, il forme l'intermédiaire obligé auquel doit se soumettre le langage qui veut être celui de l'intuition. *Généti-quement*, il est une phase dans le processus de conception de ce langage.

Au-delà de l'idée qu'il défend, le *Tractatus* est porteur de nouveaux problèmes. En engageant le dialogue avec son lecteur, Wittgenstein l'exhorte à réfléchir par lui-même et à poser d'autres questions. Tel est l'enjeu de toute philosophie, tel est le message de sa philosophie.

³⁸ S'agissant de la forme aphoristique, FRICKE (*Op. cit.*, p. 140) parle excellemment d'un silence aphoristique (*das aphoristische Verschweigen*).

³⁹ J'emploie ce terme au sens général. Cf. LALANDE, *op. cit.*, pp. 171-172.

⁴⁰ Cette double exigence dessine le cadre d'une *logique de l'intuition*. «Logique» d'abord au sens où il s'agit d'étudier — à l'image de la logique moderne — des relations nécessaires exprimées dans un langage. «Intuition» ensuite puisque ces rapports s'avèrent être ceux de l'intuition. «Logique de l'intuition» enfin dans la mesure où son langage est constitutif des relations propres à l'intuition. Il s'ensuit que le langage d'une logique de l'intuition sera apparenté à celui de la logique formelle.